

## CHINE.

*Ambassade des Anglais en 1792 et 1816.*

LES Anglais faisaient depuis long-temps un commerce considérable avec les Chinois. En 1792 le gouvernement britannique, voulant établir des communications plus intimes avec la cour de Péking, lui inspirer une idée avantageuse de la nation anglaise, et procurer aux négocians établis à Canton des avantages particuliers assurés par un traité, résolut d'envoyer une ambassade à la Chine. Indépendamment de ces motifs, on voulait aussi obtenir des renseignemens positifs sur la politique constante du gouvernement chinois, le langage, les mœurs, les opinions du peuple, les institutions civiles et les arts d'un pays sur lequel les récits des voyageurs semblaient contradictoires. C'est pourquoi on fit choix pour ambassadeur de lord Macartney qui avait déjà rempli avec succès une mission diplomatique dans une cour de l'Europe, et qui depuis avait occupé pendant cinq ans la place importante de gouverneur générale du Bengale; d'ailleurs son rang et ses

titres étaient bien faits pour éblouir un peuple chez lequel les qualifications honorifiques sont regardées comme un objet de la plus haute importance. Sir Georges Staunton qui avait suivi lord Macartney dans plusieurs occasions fut nommé secrétaire d'ambassade. Plusieurs savans, entre autres M. Barrow et M. Dinwiddie, furent adjoints à l'expédition. Enfin on accorda aussi une garde militaire à l'ambassadeur, parce qu'en Orient une suite nombreuse ajoute beaucoup à la considération que l'on doit inspirer. En un mot on s'occupa avec un soin extrême de tout ce qui pouvait garantir un succès auquel la politique britannique attachait tant d'intérêt; rien ne fut épargné de tout ce qui devait donner du lustre à l'ambassade.

Le 21 août 1792, lord Macartney s'embarqua sur *le Lion*, vaisseau de ligne. Il était accompagné de bâtimens de transport; on avait pensé avec raison que pour éviter les délais et les embarras d'un long voyage par terre, il convenait d'aborder sur une côte rapprochée de la capitale; en conséquence, au lieu d'atterrir à Canton, l'on fit le tour de la côte orientale de la Chine, que les Européens n'avaient pas visitée depuis long-temps; on arriva ainsi dans l'archipel des îles Quesan et dans celui des Tchou-San; celui-ci est situé sous le 30<sup>me</sup> degré de latitude nord. Ce n'était pas sans peine que l'on avançait au milieu de ces îles, la

marche des bâtimens était arrêtée par une quantité innombrable de canots chinois. La curiosité de voir des navires européens les attirait. Les Anglais de leur côté étaient surpris de ce concours d'embarcations, car on en apercevait d'autres au large occupées à pêcher, on voyait aussi des jonques chargées de marchandises, entre autres de bois de charpente. Tout annonçait un grand commerce d'un point de la côte à l'autre, et une population immense.

On laissa tomber l'ancre le 2 juillet 1793 entre les îles Tchou-San; ce sont des rochers granitiques dont quelques-uns ont l'aspect le plus pittoresque. L'apparition d'un vaisseau tel que *le Lion*, dont la grandeur et la construction étaient si nouvelles pour les Chinois, leur fit quitter leurs travaux, chacun s'empressa de venir contempler cette merveille. La foule qui se présentait à bord du bâtiment était si considérable, que l'on fut obligé de ne laisser passer à la fois qu'un certain nombre de curieux. Quelques-uns étant entrés dans la grande chambre, reconnurent le portrait de leur empereur que l'ambassadeur y avait fait placer. Aussitôt ils se prosternèrent jusqu'à terre à plusieurs reprises, en donnant des marques du plus profond respect. Il n'y eut pas, au milieu de cette cohue, le moindre désordre. Les Anglais furent enchantés de la politesse de ces gens qui

appartenaient à la classe inférieure de la nation chinoise. « Partout ailleurs, dit le narrateur, nous aurions sans doute été frappés de la grossièreté de cette classe d'hommes; ici au contraire nous n'eûmes qu'à nous louer de leur civilité et de leurs bonnes manières. »

Un des navires anglais alla mouiller près de l'île principale. Bientôt des officiers civils et militaires vinrent à bord pour s'informer du motif qui l'amenait. Quand les Anglais lui eurent fait connaître qu'ils désiraient avoir un pilote pour les conduire à l'embouchure du Peï-ho, on leur répondit que le lendemain ils descendraient à terre pour présenter leur requête au gouverneur. Les Chinois avaient amené pour leur servir d'interprète, en cette occasion, un marchand de leur nation qui avait eu des relations avec les Anglais dans un temps où il leur était permis de fréquenter cet archipel.

Le lendemain les Anglais furent accueillis avec beaucoup de politesse par le gouverneur. Ils remarquèrent dans la salle d'audience un singulier ornement; c'étaient des tables sur lesquelles on avait placé, dans des caisses remplies de terre, des pins, des orangers avec leurs fruits, des chênes qui n'avaient pas plus de deux pieds de haut, et qui portaient cependant des marques d'une existence déjà longue; ils étaient entourés de petits

monceaux de pierres qui représentaient des rochers couverts de mousse et rongés de vétusté, comme pour donner à l'ensemble l'air d'une forêt. Les Chinois aiment beaucoup ces imitations de la nature en miniature, pour les placer dans leurs appartemens; ils viennent à bout de se procurer de ces extraits d'arbres par le procédé des marcottes en l'air, puis les tourmentent de toutes les manières pour les empêcher de grandir.

Pour répondre au vœu des Anglais, le gouverneur envoya chercher tous les habitans du lieu qui passaient pour avoir navigué jusqu'à l'embouchure du Peï-ho; aussitôt qu'ils parurent, chacun fut examiné sur ses connaissances nautiques. Il s'en trouva deux qui jadis étaient souvent allés aux bouches du Peï-ho; mais depuis long-temps ils avaient renoncé à la mer. N'importe, le gouverneur leur intima l'ordre de conduire l'escadre anglaise. Ces pauvres gens représentèrent que leur absence nuirait à leurs affaires, ils se prosternèrent devant le mandarin et le supplièrent de révoquer sa décision; il n'écouta rien. Les deux pilotes s'embarquèrent; ils étaient tellement ignorans, que les Anglais ne furent redevables qu'à leur propre habileté et à leur vigilance, de naviguer sans danger dans une mer remplie d'écueils. Ils réussirent à entrer dans la mer Jaune, et après avoir laissé tomber l'ancre dans la baie de Ten-kou-

fou; ils attérèrent le 20 juillet à l'embouchure du Peï-ho.

Une quantité de vivres de tout genre fut envoyée à l'escadre anglaise au nom du gouvernement chinois. Van-ta-jin et Tchou-ta-jin, mandarins du premier rang, vinrent avec une suite nombreuse recevoir l'ambassadeur. Une quarantaine de jonques fut fournie pour transporter à bord d'autres bateaux, le bagage des Anglais et les présens destinés à l'empereur de la Chine. Le 8 août l'ambassadeur s'embarqua sur un navire chinois pour remonter le fleuve. Tous les navires et les bateaux furent prêts le 11 et cette flotille se mit en marche. Les pavillons avaient cette inscription en caractères noirs : « *Ambassadeur anglais portant le tribut à l'empereur de la Chine.* »

Le pays que le Peï-ho traverse un peu au-dessus de son embouchure est bas et marécageux, cultivé seulement dans quelques endroits; on vit un grand nombre de villages, ils étaient petits et d'un aspect chétif. On s'apercevait au nombre de bateaux et de navires qui couvraient le fleuve, que la nouvelle de l'approche de l'ambassade s'était répandue dans les campagnes. Des multitudes d'hommes garnissaient le rivage. Les femmes restaient généralement sur le pas de leurs portes ou regardaient par-dessus les murs. Les plus âgées s'avançaient

quelquefois jusque sur le bord de l'eau pour mieux regarder les étrangers.

Près de quelques villes et de quelques villages, on remarqua une chose bien propre à faire concevoir une idée de la grande population de la Chine; c'étaient des piles hautes de quinze pieds et de dimensions inégales, et toutes composées de sacs remplis de sel. Ces sacs étaient couverts de nattes pour les préserver de la pluie; on calcula que le nombre des sacs empilés près de Thian-Sing pouvait fournir à la consommation de 30,000,000 d'hommes, ce que l'on voyait là n'était que l'approvisionnement annuel d'un arrondissement.

Dès que la nuit approchait, les rives du fleuve étaient illuminées avec des lanternes de papier blanc, bleu et rouge et très-agréablement varié. Le nombre des lanternes placées sur les mâts des navires annonçait le rang des personnes qui étaient à bord. La lumière de ces lanternes et celle que l'on voyait par les fenêtres des chambres de ces mêmes navires, formaient une illumination mobile et colorée, sorte de spectacle que les Chinois aiment beaucoup. La nuit était presque aussi bruyante que le jour, les sons du gong, que l'on battait toutes les fois que l'on donnait un signal, contribuaient aussi à augmenter le tapage.

Thian-Sing est l'entrepôt des provinces septentrionales de la Chine. En s'avancant au milieu de cette ville, la multitude de grands navires mouillés près les uns des autres, la quantité de bateaux à travers laquelle il était difficile de se frayer un passage, la foule innombrable de spectateurs rangés en amphithéâtre les uns derrière les autres, tout indiquait une population très-nombreuse et une activité extrême. Tout ce peuple, malgré son insatiable curiosité, conservait un ordre et une tranquillité admirables; on n'entendit pas la moindre dispute; chacun avait mis bas son chapeau de paille, afin de ne pas gêner la vue de ceux qui étaient derrière lui.

Après être sorti de Thian-Sing, on traversa encore un pays très-bien cultivé. Les champs étaient couverts de sorgho qui s'y élevait à une grande hauteur. Les bords du fleuve étaient en quelques endroits revêtus de parapets en granit pour empêcher les inondations. Dans d'autres on observa de longues digues construites aussi en granit et percées d'écluses de distance en distance, pour distribuer l'eau destinée à l'arrosage des campagnes. On voyait aussi des champs de maïs, de fèves, de haricots et de plantes à graines oléagineuses; nulle part on n'apercevait des herbes parasites, tout était soigné comme dans un jardin.

Excités par leur curiosité, les Anglais quittaient

souvent leurs navires, dont la marche était lente, et marchaient le long du rivage; ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils étaient surveillés avec une attention qui surpassait tout ce qu'ils avaient entendu raconter de la défiance et de la police soupçonneuse des Chinois. Il était évident que l'on avait des idées défavorables du motif qui les amenait. On supposait qu'ils voulaient examiner le pays et qu'ils profiteraient ensuite des connaissances qu'ils auraient acquises pour l'attaquer avec plus de chances de succès.

En avançant on rencontra de grandes jonques sur lesquelles de longues rangées d'appartemens étaient habitées par plusieurs familles; on compta plus de mille de ces jonques qui portaient au moins cinquante habitans chacune. Une prodigieuse quantité d'autres bateaux remplis de monde descendait ou montait le fleuve, ou bien se tenait à l'ancre devant les villes; ainsi la population qui vivait uniquement sur l'eau était très-considérable.

A chaque ville un peu considérable et à chaque poste militaire devant lequel on passait, les soldats étaient rangés en lignes jusqu'à ce que les navires de l'ambassade eussent défilé; on tirait trois coups de canon pour saluer l'ambassadeur.

Le 6 août l'on débarqua après de Tang-tcheou-fou, on traversa cette ville éloignée de quatre lieues de Péking, et toutes les personnes appartenant à

l'ambassade continuèrent leur voyage, les unes à cheval, les autres dans des chaises à porteur, d'autres enfin sur des voitures, et quelques-unes à pied.

Aucun édifice remarquable n'annonça l'approche de la capitale de la Chine; on arriva dans le faubourg de l'est dont la grande rue est pavée, quinze minutes après on se trouva vis-à-vis de la muraille de Péking; elle a une quarantaine de pieds de hauteur, et est flanquée de tours carrées. Quand on eut passé la porte on marcha dans une rue large de cent pieds et non pavée; elle avait été arrosée pour abattre la poussière. Quoique les maisons n'aient qu'un étage, comme elles sont peintes de diverses couleurs et ornées de banderoles, leur aspect est fort gai, on aurait cru que c'était un vaste camp. Beaucoup de marchandises étaient déployées dedans et sur le devant des boutiques; on rencontra un enterrement, plus loin le cortège d'un noce; la foule qui remplissait les rues n'était pas peu augmentée par la suite nombreuse dont les mandarins étaient accompagnés. Une multitude de peuple était assemblée autour de marchands ambulans; ici elle était attirée par des charlatans, là par des diseurs de bonne aventure, d'un côté par des musiciens et des chanteurs, de l'autre par des bateleurs; c'était une presse et une confusion telles que les soldats

tartares armés de leurs fouets avaient bien de la peine à se faire faire passage. Il est vrai que les coups de leurs fouets ne frappaient ordinairement que la terre.

L'ambassade que l'on voyait défilier fournissait ample matière à l'imagination des gens qui cherchaient à captiver l'attention du peuple. Ils disaient qu'elle apportait à l'empereur des présens composés de raretés inconnues à la Chine. Ils assuraient gravement que parmi les animaux compris au nombre de ces objets curieux, il y avait un éléphant pas plus gros qu'un singe et aussi féroce qu'un lion, et un coq qui ne se nourrissait que de charbon. La vue des étrangers qui portaient des choses si extraordinaires, arracha pour un moment le peuple à ses diverses occupations, et n'augmenta pas peu les cris et les éclats de rire que l'on entendait de tous les côtés.

Quand les Anglais furent arrivés à l'extrémité du mur qui ceint le palais de l'empereur à l'est, et qu'ils suivaient depuis quelque temps, ils entrèrent dans une autre rue où la foule était bien moins considérable que dans la première; au lieu de boutiques, on n'y voyait que des portes donnant sur des cours. L'ambassade fit halte vis-à-vis de la porte du nord du palais; elle était ouverte, et l'on put apercevoir une partie des bâtimens et des jardins qu'il renferme.

Ensuite les Anglais continuèrent leur marche vers l'ouest; ils rencontrèrent beaucoup de Tartares des deux sexes. Les femmes se tenaient bien droite; leur allure était ferme. Quelques-unes étaient jolies, bien parées et même fardées. On en voyait en voiture et d'autres à cheval à califourchon comme les hommes. Il est bon d'observer, à ce sujet, que dans plusieurs quartiers de Péking, il y a des voitures et des chevaux de place.

De tous côtés on apercevait des ouvriers portant leurs outils et allant à leur travail ou en cherchant, et des colporteurs offrant des marchandises à vendre. Plusieurs rues étroites avaient des rues à chaque extrémité, avec un corps-de-garde pour maintenir le bon ordre. La nuit ces portes sont fermées et ne s'ouvrent que dans des cas extraordinaires.

L'ambassade suivit une rue qui s'étend du nord au sud d'un bout à l'autre de la ville tartare, et qui a presque quatre milles de long; elle n'est interrompue que par des portes triomphales. Après avoir passé devant beaucoup de temples, de magasins, de grands édifices, et avoir marché un peu plus de deux heures depuis l'entrée de l'est, les Anglais arrivèrent à l'une des portes occidentales. Le faubourg par où ils sortirent de ce côté étant plus considérable que celui par où

ils étaient arrivés, ils furent plus de vingt minutes à le traverser.

Ils s'avancèrent hors de Péking jusqu'à une maison de plaisance de l'empereur, qui était destinée à les loger. Elle était située près de Yuen-min-Yuen, palais d'automne de ce monarque. Les ambassadeurs ou les grands mandarins l'occupent lorsque ce prince habite son palais d'automne; depuis quelque temps personne n'y avait demeuré, elle avait besoin de réparation. Elle était remplie de scorpions, de scolopendres et de cousins; pour ajouter à ces désagrémens, on y était enfermé comme dans une prison, un mur très-haut privait entièrement de la vue des objets extérieurs; il était défendu aux Anglais de sortir de cette enceinte, sous quelque prétexte que ce pût être, et en conséquence des soldats et des mandarins postés à toutes les issues empêchaient d'y passer; « de sorte, dit Anderson, une des personnes attachées à la suite de l'ambassadeur, que ce palais n'était réellement pour nous qu'une prison honorable, où nous n'avions pour nous consoler de la perte de notre liberté, que les vivres qui nous étaient fournis chaque jour aux frais de l'empereur. »

Lord Macartney, mécontent et avec raison de ce que l'ambassade était si mal logée, s'en plaignit et demanda qu'elle fût transférée ailleurs; après

bien des pourparlers, on lui donna une maison plus commode dans l'intérieur de Péking; les Anglais y étaient gardés à vue comme dans celle qu'ils quittaient.

Tous les présens destinés pour l'empereur de la Chine avaient été déballés. Leur vue avait excité l'admiration des Chinois. Quelques-uns cependant affectaient un dédain qui probablement n'était pas réel.

A cette époque l'empereur était à son palais de Jehol, situé en Tartarie; il y passait l'automne pour prendre le plaisir de la chasse. Il fut décidé que l'ambassadeur irait à Jehol lui rendre ses devoirs; en conséquence une partie du bagage et des présens fut expédiée en avant; le reste fut laissé à Yuen-min-Yuen, pour éviter des déplacements trop fréquens qui auraient pu endommager des objets d'un travail très-délicat. Les Anglais chargés de les soigner avaient la permission d'aller de ce palais à Péking; chaque fois on leur faisait prendre un chemin différent, ce qui leur procura l'occasion de voir une grande partie de la capitale.

Le 25 septembre l'ambassadeur et les personnes qui devaient l'accompagner en route partirent de Péking; les autres restèrent dans cette capitale. Les Anglais firent le voyage comme lorsqu'ils étaient arrivés dans cette ville. Les uns étaient à cheval, d'autres sur des chariots. On se mit en route à trois